

NOUVEAU CHOIX
DE POËSIES
MORALES
ET CHRÉTIENNES.

NOUVEAU CHOIX
DE POËSIES
MORALES
ET CHRÉTIENNES,

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS,

Premier Prince du Sang.

---

3. *Volumes in-4°. proposés par Souscription.*



M. DCC. XLVI.

A V I S.



I les Payens ont appellé la Poësie le langage des Dieux, les Chrétiens peuvent l'appeller à plus juste titre le langage de Dieu. En effet quel pathétique & quel sublime, quelle douceur & quelle onction dans ces Cantiques divins, dont nos Temples retentissent tous les jours ! La puissance, la justice, & la bonté du souverain Etre y sont par-tout exprimées avec les couleurs les plus vives & les plus touchantes. Mais sans remonter à des Ouvrages dictés par l'Esprit Saint, & en cela d'autant plus dignes d'admiration & de respect ; qu'on lise *Polieucte*, *Athalie*, *Esther*, & quelques autres Poëmes de cette nature, y trouvera-t-on moins de graces & d'énergie, moins de force & de grandeur, que dans ceux où l'amour profane & une politique toute humaine font voir le plus de délicatesse & de pompe ? MALHERBE a-t-il rien fait de plus

achevé que ſa Paraphraſe du Pſeaume [1] 145 ? Et Rouſſeau n'eſt-il pas en quelque ſorte ſupérieur à lui-même dans ſes Odes Sacrées ? C'eſt donc un reproche bien mal fondé de dire avec quelques-uns, que de pareils ſujets ſont trop uniformes & trop bornés pour un génie Poëtique. Ils ne peuvent l'être que pour ceux qui attendent que l'âge ait glacé leur feu, que leur eſprit ſoit ſans vigueur, & leur voix preſque éteinte, pour chanter les dons & les merveilles du Très-Haut. De-là cette langueur & cette inſipidité rebutante de tant de Poëſies Chrétiennes. Il en parut un Recueil en 1671. ſous le nom d'un [2] des plus beaux Eſprits de ce tems-là. Parmi d'excellentes Pieces qu'on y lit avec plaiſir, on eſt ſurpris d'y en trouver un grand nombre de médiocres : défaut d'autant plus inſupportable dans la Poëſie, qu'elle n'eſt véritablement un langage divin, que lorſqu'elle eſt parée de ſes plus riches attributs. Sûre, à ce prix, d'enlever tous les ſuffra-

1 *N'eſpérons plus, mon ame, aux promeſſes du Monde.*

2 La Fontaine. Il ſe chargea de revoir ce Recueil, dont le Public fut redevable aux Solitaires de P. R.

ges, elle donne à la Vertu même je ne ſçai quelles graces qui la font aimer.

Par-tout où le beau s'eſt offert, on l'a pris ſans acception de noms plus ou moins accrédités. Il eſt vrai qu'il en coûte à qui veut le tirer de ces Ecrits informes, où il eſt comme enſeveli, pour le mettre ſous un point de vûë avantageux.

Tel Poëme étoit purement profane, que l'on a rendu moral à la faveur de quelques penſées refonduës, & d'un petit nombre d'expreſſions dépaïſées. On ne s'eſt permis cette liberté que par égard pour ceux qui n'eſtiment les Vers, qu'autant qu'ils ſont marqués du ſceau même de la vertu. Raſſurés à l'ouverture de ce Livre, ils y trouveront tout enſemble ce que la morale a de plus épuré, ce que la Religion a de plus auguſte & de plus ſaint.

Outre la diverſité des Pieces qui le compoſent, & dont pluſieurs n'ont point encore paru; les Vies abregées des Poëtes, & les Remarques ſur leurs Ouvrages contribueront, ce ſemble, à le rendre également utile & agréable. Il commence à MALHERBE, un de nos plus grands

Maîtres en Poëſie. La corruption du cœur ne l'a que trop dégradée, & ne l'a fait que trop ſouvent l'expreſſion des paſſions & du libertinage. La rétablir dans ſes premiers droits, & lui rendre tout l'éclat de ſon illuſtre origine, eſt le principal objet du travail de l'Editeur, & la plus digne récompenſe qu'il ſe propoſe d'en recevoir.

CONDITIONS.

IL ne ſera tiré de ce nouveau Choix de Poëſies que 60 Exemplaires, deſtinés pour un certain nombre de Curieux, qui connoiſſent le prix des belles Editions.

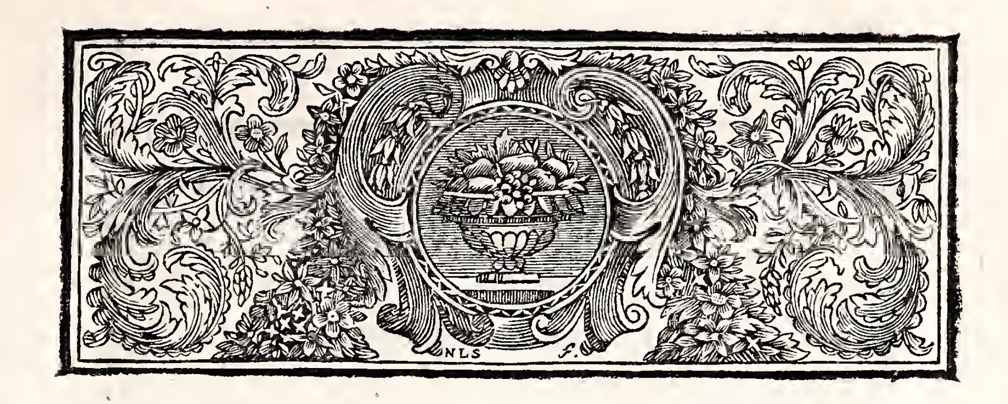
L'Ouvrage, partagé en 3. Volumes in-4°. & enrichi de Vignettes en taille-douce & de Portraits, ſera imprimé ſur du papier d'Hollande, & en caracteres conformes à ce modele.

La Souſcription eſt de 96 liv. dont il ſera payé 48 liv. en ſouſcrivant, & 48 liv. en retirant l'Exemplaire en feuilles.

octobre

Le tout paroîtra au plus tard en [redacted] 1746.

NOUVEAU



POËSIES MORALES ET CHRÉTIENNES.

LIVRE PREMIER.

MALHERBE.



RANÇOIS DE MALHERBE, né à Caen en 1555. & mort à Paris en 1628. a vêcu sous le Regne de six de nos Rois. Il étoit de l'illustre Maison de Malherbe-Saint-Aignan, qui a porté les armes en Angleterre sous Guillau-

MALHERBE.

MALHERBE.

me-Robert, Duc de Normandie. Son pere ayant embraſſé le Calviniſme, peu de tems avant ſa mort, il en conçut tant de chagrin, qu'à l'âge de 17 ans il alla s'habituer en Provence à la ſuite du Grand-Prieur [1]. Il y épouſa, après quelques années de recherche, Mademoiſelle de Corriolis, fille du Préſident de ce nom. Etant venu à Paris en 1605. (il étoit veuf pour lors) HENRI le Grand l'envoya chercher par M. Des-Yveteaux [2], & lui demanda des Vers ſur le voyage qu'il alloit faire en Limouſin au ſujet de quelques Rebelles. Le Roi fut ſi content de ceux [3] que MALHERBE lui préſenta à ſon retour, qu'il voulut l'avoir auprès de ſa Perſonne en qualité de Gentilhomme ordinaire de la Chambre. M. le Grand [4] le logea dans ſon Hôtel, lui donna ſa table, avec cent piſtoles par an, & lui entretint un homme & un cheval. Après la mort d'HENRI IV. Marie de Médicis le gratifia d'une penſion de cinq cens

1 Henri, Duc d'Angoulême, Gouverneur de Provence, fils naturel du Roi HENRI II.
2 Précepteur du Dauphin, depuis LOUIS XIII.
3 Ils commencent ainſi. *Grand Dieu, dont les bontez &c.*
4 N. Duc de Bellegarde, Pair & grand Ecuyer de France.

MALHERBE.

écus. Sa conversation étoit brusque ; il parloit peu : mais il ne disoit mot qui ne portât. Etant allé rendre visite à Madame la Duchesse de Bellegarde, on lui dit qu'elle étoit à la Messe. *Eh ! que peut-elle demander à Dieu*, répondit MALHERBE, *après qu'il a délivré la France du Maréchal d'Ancre*[1] *?* Quand on lui parloit d'affaires d'Etat, il avoit toujours ce mot à la bouche, *Qu'il ne faut point se mêler d'un vaisseau où l'on n'est que simple passager.*. Il perdit sa mere en 1615. & il avoit alors plus de 60. ans. Un Gentilhomme de Marie de Médicis étant venu de la part de cette Princesse pour le consoler : *Je ne puis mieux*, lui dit-il, *me revancher de l'honneur que me fait la Reine, qu'en priant Dieu que le Roi son fils pleure sa mort aussi tard que je pleure celle de ma mere.*. Réponse admirable, & qui marque autant de justesse que de présence d'esprit. Peut-être une heure avant de mourir, il se réveilla comme en sursaut d'un sommeil léthargique, pour reprendre sa garde d'un mot qui n'étoit

1 Il étoit mort quelques jours auparavant. On sçait à quel dégré de faveur cet ambitieux Ministre étoit parvenu : faveur dont il n'abusa que trop pour le malheur de la France, & pour le sien propre ; puisqu'elle fut enfin cause de la sanglante catastrophe qui termina sa vie.

MALHERBE.

pas bien françois : ſon Confeſſeur lui remontrant qu'il devoit s'occuper de choſes plus ſérieuſes : *Il eſt vrai*, Monſieur ; *mais trouvez bon que je défende juſqu'au dernier ſoupir la pureté de la Langue Françoiſe...* Elle a de très-grandes obligations à MALHERBE, auſſi-bien que notre Poëſie, dont il eſt regardé par tous les Maîtres de l'Art comme le Pere & le Reſtaurateur. M. Deſpréaux lui a rendu une exacte juſtice dans le Chant I. de ſon Art Poëtique.

Enfin MALHERBE vint, & le premier en France
Fit ſentir dans les Vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit la Muſe aux termes du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la Langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée ;
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce Guide fidelle,
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modelle.
Marchez donc ſur ſes pas ; aimez ſa pureté ;
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.

MALHERBE a ſurtout excellé dans l'Ode, où l'on ne ſemble plus compter pour rien la hardieſſe des expreſſions & des images, le tour périodique des Vers, l'arrangement harmonieux

des paroles, enfin tout ce qui caractérise la Poësie de ce Grand Homme & de deux ou trois qui l'ont depuis égalé. MALHERBE.

STANCES CHOISIES
DE LA CONSOLATION
A M. DU PÉRIER, GENTILHOMME D'AIX,
Sur la mort de sa Fille.

TA douleur, DU PÉRIER, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours
Que met dans ton esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille, au tombeau descenduë
Par un commun trépas,
Est-ce quelque Dédale, où ta raison perduë
Ne se retrouve pas ?

Ta fille étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et ROSE, elle a vêcu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Penses-tu que plus vieille, en la Maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil ?
Ou qu'elle eût moins senti la poussiére funeste,
Et les vers du cercueil ?

MALHERBE.

Fais trêve, il en eſt tems, à d'inutiles plaintes;
Et ſage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, & des cendres éteintes
Eteins le ſouvenir.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres.
(Horace)

Le pauvre, en ſa cabanne, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes lois;
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend point nos Rois. [1]

STANCES SPIRITUELLES.

Tout nous parle de la puiſſance & de la bonté de Dieu.

LOUEZ Dieu par toute la Terre,
Non pour la crainte du tonnerre,
Dont il menace les humains;
Mais parce que ſa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautez qui reluiſent au monde,
Sont les ouvrages de ſes mains.

1 Aucun Poëte, (ſans même en excepter Horace) n'a rendu avec plus de nobleſſe que le fait MALHERBE dans cette Stance, une vérité bien commune, qui eſt que *nous devons tous mourir.*

MALHERBE.

Sa Providence libérale,
Eſt une ſource générale,
Toujours prête à nous arroſer.
L'Aurore & l'Occident s'abreuvent en ſa courſe;
On y puiſe en Afrique, on y puiſe ſous l'Ourſe,
Et rien ne la peut épuiſer.

N'eſt-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les ſémences fécondes
D'un nombre infini de poiſſons?
Qui peuple de troupeaux les bois & les montagnes,
Donne aux prez la verdure, & couvre les campagnes
De vendanges & de moiſſons?

Il eſt bien dur à ſa juſtice
De voir l'impudente malice
Dont [1] nous l'offenſons chaque jour:
Mais comme notre Pere il excuſe nos crimes,
Et même ſes courroux, [2] toujours trop légitimes,
Sont des marques de ſon amour.

DU PSEAUME CXLV.

Vanité des eſpérances mondaines. Dieu ſeul mérite d'être aimé. Grandeur apparente des Rois, anéantie après leur mort.

N'ESPERONS plus, mon ame, aux promeſſes du monde:
Sa lumiére eſt un verre, & ſa faveur une onde;

1 *Dont* pour *avec laquelle.*
2 Ce mot n'eſt plus uſité au pluriel.

MALHERBE.

Malheureux mille fois qui s'en laiſſe charmer !
Quittons ces vanités, laſſons-nous de les ſuivre ;
C'eſt Dieu qui nous fait vivre ;
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons près des Rois tout le temps de nos vies,
A ſouffrir des mépris, à plier les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien ; ils ſont ce que nous ſommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſiére,
Que cette majeſté ſi pompeuſe & ſi fiére,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers ;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

Là, ſe perdent ces noms de Maîtres de la terre ;
D'Arbitres de la paix, de Foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de ſceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux, d'une chûte commune,
Tous ceux que leur fortune
A fait leurs ſerviteurs. [1]

---

1 Ces quatre Stances ſont admirables, & vraîment dignes de la haute réputation de leur Auteur. Quelle pompe ! quelle harmonie ! quels tours ! quelle pureté de ſtyle, & quelle richeſſe d'expreſſions ! Qui ne connoîtroit pas les Vers de MALHERBE, pourroit-il s'imaginer que ceux-ci ont paru il y a plus de 150. ans pour la premiere fois ?

